

LES Montagnes Noires

I.—Un Sorcier

Le soleil se penchait sur l'horizon, sous les flèches de ses rayons, la Limagne resplendissait comme un bouchier d'or. Les villages qui s'éparpillaient dans la plaine et traînaient parmi ses vignobles semblaient de gracieux motifs, sculptés par quelque délicat artiste. Tout au fond, sous le relief arrondi des Monts-Dôme, Clermont se tasset, dominé par la masse noire de sa cathédrale. Par endroits, ricochant sur des mares comme sur d'immenses plaques de mica, la lumière étincelait en reflets éclatants; et sur l'éblouissement de ces paillettes disséminées, flotte une fine poussière vibrante qui monte de la terre desséchée et sature l'air brillant, lourd de chaleur.

cueillies à minuit, après des rites mystérieux. Il fouilla longtemps dans sa réserve, choisissant une à une les tiges; il les jeta ensuite dans un chaudron plein d'eau, et fit bouillir le tout sur un feu de branches de hêtre. Les flammes s'élançaient très haut, jetant dans toute la pièce un peu sombre la danse de leurs reflets pourpres. Penché au-dessus de son étrange mixture, le sorcier prononçait des formules bizarres et le grand chat noir, éveillé maintenant, semblait un être fantastique. En sa sagesse paysanne, frottée aux livres de vulgarisation scientifique, le père Dayat n'ignorait pas l'influence du moral sur le physique, et en frappant l'imagination de cette fille naïve il espérait hâter la guérison de ce mal pour lequel il connaissait un remède. Puis il opéra quelques passes magnétiques et lava soigneusement l'œil avec son bouillon d'herbes. Enfin, avant d'appliquer qu'elle était pieuse, il lui ordonna de faire le lendemain même un pèlerinage à l'Ermitage, monastère perdu au sommet des monts du Forez.

Joseph Dayat arriva sans bruit derrière elle et l'embrassa par surprise. La jeune fille jeta un cri d'effroi, puis elle se remit et, de sa main fermée, donna un coup au visage de l'audacieux. Celui-ci avait la peau dure, et ce petit poing ne lui fit pas beaucoup de mal. Cependant il se mit en colère, dépité de ne pouvoir plaquer à celle qu'il aimait. —Ah! mille fois! quand tu seras ma femme, Marie-Anne... dit-il. —Je ne serai jamais ta femme, jamais! Il comprit qu'il se perdrait en se révélant tel qu'il était, c'est-à-dire brutal, et, se dominant, reprit sur un ton plus doux: —Tu as la main leste, mais je t'aime d'amour et, ma foi, un baiser vaut bien une giflette. Je sais que nos vieux se chicanent pour la source, mais ça n'empêche pas que nous nous entendions, et si tu voulais m'épouser, tu serais riche. J'ai une tante sans enfants qui a du bien et qui me laissera un bel héritage avant quelques années; nous acheterions une grande ferme, des vaches, des moutons... Toutes ces belles promesses, laissait Marie-Anne indifférente et elle se mit à rire: —Notre moulin vaut mieux que tes héritages. Et puis j'accepte encore les vaches, les moutons, le détail, enfin, mais pas toi. Je ne veux pas être la femme d'un boiteux. Joseph Dayat comprit qu'elle se moquait et la colère sourde qui fermentait en lui s'éleva jusqu'à la fureur, fureur si violente qu'elle le dominait complètement. En ces instants, il était véritablement comparable à une bête féroce. Il se jeta sur la jeune fille avec une envie folle de la battre, de la piétiner. Malgré tout, il l'aimait et il chercha à l'embrasser de force. Mais une main vigoureuse le saisit au cou par derrière et le lança rudement à quelques pas sur le sol. Joseph Dayat, étourdi, meurtri, ensanglanté, se releva et se trouva face à face avec son rival, Jean Clazaire, menaçant, le poing levé. —Ah! montagnard, fils de sorcier, tu brutalises les femmes. Eh bien moi, je te romprai les os comme un chien, si je ne vois rôder autour du moulin. Joseph Dayat fit un bond de côté, et sautant un mur de pierre escalada avec une habileté surprenante chez un boiteux, un escarpement d'une dizaine de mètres. Puis, hors des atteintes de son ennemi, bouillonnant d'une rage mauvaise, il cria: —Tu me le ravaudras. Tu ne l'épouseras pas, ta meunière... tant que je vivrai, toi de montagnard; et il se baissait pour ramasser une pierre quand il vit son adversaire s'élançant de son côté sur la pente raide. Il fit demi-tour et s'entença dans le bois. Marie-Anne appela d'une voix angoissée: —Jean! Jean! Jean Clazaire abandonna la poursuite et vint s'asseoir sur l'herbe à côté de sa fiancée. Bercés par le tic-tac du moulin, ils échangeaient des paroles d'amour. L'aube souriait à leur tendresse; ils goûtaient une douceur extrême à parler de leur union prochaine, et se laissaient envivrer par les espoirs d'un bonheur.

Un peu de mélancolie, pourtant, glissait parfois sur Marie-Anne à la pensée qu'elle devrait quitter le Moulin-Vert qui l'avait vu naître et grandir, sans soucis, saine et libre, comme une plante sauvage. Et elle promenait ses regards sur les vieux murs mousus, sa tenture que le lierre enguirlandait, sur les prairies à l'herbe déjà haute et sur les pommiers et poiriers. La lune jetait alors sur ce site exquis de fraîcheur et de calme champêtre, sa lumière seréenne, qui rongeait les touffes d'ombre enroulées aux pieds des arbres. De la plaine, des lents souffles tièdes montaient, portant les parfums pénétrants des vignes en fleurs. Les gretots d'argent du ruisseau tintillaient dans une perpétuelle cascade de sonorités limpides, leurs voix claires, mutines et pures, se poursuivaient et se lutinaient, et leur refrain joyeux qui chantait les charmes du Moulin-Vert semblait le murmure de l'âme même de ce paysage, nid délicieux pour le bonheur. Mais dans l'ombre, Catherine guettait épiant, espionnant. La guerre était déclarée entre le meunier et le sorcier. La haine active de ce dernier et de son fils, dressait déjà des plans. Des menaces, imprécises encore, s'accumulaient sur Martin, sa fille et Jean Clazaire, menaces d'autant plus formidables qu'elles restaient mystérieuses. Un drame atroce allait bientôt

désoler les habitants du Moulin-Vert. Et cependant, aucun pressentiment ne troublait les deux amoureux, qui, la main dans la main, s'éloignaient doucement en rêvant d'eux-mêmes. De là ce que vous appelez avec une nuance de fine ironie le coup de pouce. —Mais, monsieur, s'écria Morin avec impatience, ce ne sont là que des hypothèses... Nous faisons ici du roman. —Ah! dit le juge en ébauchant un signe vers le fond de la pièce, il y a là quelqu'un qui a bien son mot à dire... Vous reconnaissez, j'espère, que le chapitre est assez bien amené. Un rideau glissa sur une tringle et Morin, en suivant la direction du doigt du juge aperçut devant lui le cadavre de son oncle, une pauvre chair tuméfiée de vieillards tassée dans un fauteuil, la tête en arrière, avec l'hiatus tragique de la bouche dégorgeant une langue noire et silencieuse. Les mains crispées aux accoudoirs, les jambes allongées et se terminant en un recroquevillement desorteils sous les velours rouges des pantoufles. Morin regarda fixement le mort et dit d'une voix lente: —Je vous salue, dépouille de mon pauvre oncle! Nul vestige de saisissement sur son impassible visage, mais uniquement dans les yeux une gravité triste, le regard affligé et pensif où se recompose le souvenir d'une vieille affection. Au bout d'un instant, Morin se tourna vers le juge. —C'est, je crois, comme vous dites, une confrontation... Vous êtes monsieur le juge, pour les moyens pathétiques... Oh! rassurez-vous, je saurai vous épargner le spectacle d'une douleur que sans doute vous retourneriez contre moi. —Et dit le juge, c'est bien là, n'est-ce pas? M. Morin de Valjonnères, tel que vous le laissâtes, le crime accompli? C'est bien l'attitude qu'il avait dans son fauteuil? Ce sont bien les habits qu'il portait? Vous reconnaissez que rien n'a été changé dans la pose du corps et de la tête? Je voudrais à cet égard une affirmation catégorique. —Morin, cette fois, ne put reprendre un mouvement de colère et fronça les sourcils. —Eh! qu'en puis-je savoir, monsieur, puisque je n'étais pas là au moment où ce meurtre odieux se consumma? Il me semble que la question, ainsi posée, ne peut s'adresser à moi que s'il est prouvé que je suis l'assassin. En tout autre cas, elle est cruelle et déplacée. —Remarque, continua le juge sans s'émouvoir, remarquez (car dans l'instant peut-être, cette observation vous a échappé) — combien il est aisé de reconstituer la scène. L'assassin se trouvait derrière le fauteuil, quand M. Morin se refusa à encourager plus longtemps votre inconduite. Sans doute ensemble vous aviez établi quelque compte (resté du reste introuvable), sans doute vous aviez aux doigts de l'encre de plume, car la main que, pour renverser cette tête vénérable, vous lui posâtes, violemment, sur le front y laissa une empreinte, de la couleur même de l'encre qui emplissait l'encrier sur cette table... C'était la main gauche (ah! contenez-vous), c'était, dis-je, la main gauche, et vous êtes gaucher! Presque en même temps la droite — regardez bien la trace du pouce — s'abattait au cou de M. Morin et déprimait la carotide, mais moins fortement que la gauche qui tout à coup lui venait en aide et s'enfonçait dans les chairs au point de les faire rebondir en bourrelets. Oh! vous pouvez vous rendre compte par vous-même. Tenez, appliquez donc, je vous prie, —oh! sans gants, sans gants, s'il vous plaît! — vos doigts dans les doigts que voilà... Bien, parfait! N'est-ce pas étonnant que ces filets mains là, sières en apparence, aient pu venir à bout d'une pareille besogne... Et maintenant, serrez un peu, —là doucement... Qu'avez-vous à craindre, puisque vous n'êtes pas l'assassin? —Écoutez, monsieur, dit Morin, ceci est presque un sacrilège... Observez, du reste, que mon pouce dépasse sensiblement celui de l'assassin... Si je consens [veuillez en prendre note, monsieur le greffier], c'est afin qu'il soit bien établi que je ne redoute pas de me soumettre à ces tristes expériences. —Mais évidemment, s'écria le juge en riant, votre pouce paraît plus allongé parce qu'il est au repos. Mais, en ce moment, rappelez-vous, vous le contractez, comme cela. (Et sans doute, comme à présent, — mais regardez donc, c'est très drôle — M. Morin ouvrait démesurément les yeux.) —Savez-vous, mon bon Georges, à quoi je pensais la nuit dernière? —Mais non, père! Comment le saurais-je? —Eh bien, je pensais, mon cher Georges, à la première visite que vous me fîtes, voilà tantôt six mois. —Ah! —Vous en souvient-il? —Certes! Et jamais je n'oublierais cette première entrevue qui fixa si heureusement ma destinée. —Merci. Vous venez alors m'offrir certaines valeurs que...

—Qui, oui... Et je vous vous encore, dans votre journal, un journal à la main. —Non, un arrosoir. Vous m'expliquez que ces valeurs... —C'est juste! Vous étiez là, arrosant vos pétaunias. —Non, des salades. M'ennuyant les multiples avantages d'un placement qui... —Elles étaient superbes, ces salades! En cultivez-vous toujours? —Toujours. Enfin, pour en revenir à ce placement que vous me conseillâtes, ce dont je vous remercie encore... —Oh! il n'y a pas de quoi! De grâce, père, ne parlons plus de ça. —Pourquoi? Vous ennuyez-vous? —Nullement! Je me réjouis, au contraire, de vous avoir... indiqué une affaire qui peut être bonne... —Comment, peut-être! Mais je crois bien! Hier, précisément, je lisais le compte rendu de l'assemblée générale: on prévoit des bénéfices énormes, inespérés... —Oui, on prévoit... mais ce ne sont que des prévisions... —Très justifiées et... —Hum! —Et qui ne m'étonnent point. Vous m'avez prédit cela il y a six mois. Vous vous rappelez? —Vagusement. —Aussi, pensant à toutes ces choses, la nuit dernière, il m'est venu une idée... oh! une idée... —Bah! Quelle idée? —Convient en les dites valeurs tout la dot de ma fille. —Ah!... bon Dieu! —Quoi? cela vous surprend? —Un peu! Voyons, père, voyons, pouvez-vous songer sérieusement à échanger des titres de rente contre... —Sans doute! —Mais c'est fou! —Comment! Tel était pourtant votre avis, voilà six mois. Vous estimiez même qu'on trouvait là une sécurité égale à celle qu'offrent les valeurs d'État... —Moi, j'ai dit ça? —Parfaitement. Et là-dessus, parlant des choses de la politique, vous me montriez un horizon très noir... —Qui s'est bien éclairci depuis. —Croyez-vous? —Oh! j'en suis sûr. —Voyons, mon gendre, voyons... je... je ne comprends plus. —Vous comprendrez, père... Nous parlerons de tout cela plus tard. —Pourquoi pas maintenant? Tenez!... Attendez moi un instant, je vais chercher mon compte rendu. Nous le relirons ensemble. —Père, défait, l'infortuné fiancé regarda le vieux s'éloigner, puis se retournant, stupide, vers son ami qui réprime avec peine un éclat de rire. —Non! Mais as-tu jamais vu pareil sot? —De qui parles-tu, mon bon? De toi ou de ton beau-père? —Oh! de grâce, ne plaisante pas en ce moment... Quelle situation, mon Dieu, quelle situation! Que faire? —Avouer tout au bonhomme, le détromper. —Il me chasserait! —Alors, le laisser faire. —Il me ruinerait! —L'alternative est fâcheuse, en effet, et je ne vois guère de solution. —Il faudrait gagner du temps... le temps nécessaire à la désabuser... Bon! le voilà qui revient déjà! —Toutain, le petit vieux reparait. Il tend à son futur gendre une mince brochure rose. —Tenez, mon bon Georges, lisez-moi ça. —Quel ça? —Ceci vous ennuie! Mais pourquoi, enfin, pour quoi? —Parce que... parce que... j'ai bien peur la tête aux affaires en ce moment. —Enfant! —Qui enfant qu'un rêve radieux emporte, pour quelques jours, loin des dures réalités, enfant qui vous supplie de ne point troubler son divin bonheur par ces vulgaires questions d'argent etc... —Bon jeune homme! —Et dont le pur amour souffrait presque que votre fille fût sans dot... —Mon cher Georges! Et comme, très ému, le petit vieux s'est levé, ouvrant les bras, Georges s'y précipite en répétant: —Oh! sans dot! sans dot!

LES YEUX

Conte dramatique

—Bien, très bien, dit le juge, un vieux juge déjà, expérimenté à mouvoir les claviers des âmes criminelles, voilà bien la chambre telle qu'elle s'est présentée quand il a été permis de constater le crime. C'était avant-hier. Oh! nous avons fait du zèle. —Anatole Morin, ajouta-t-il en se tournant vers un jeune homme de vingt-six ans, vêtu de noir, ganté, les allures correctes, Anatole Morin, persistez-vous à nier que vous soyez l'assassin de votre oncle? —Je le nie, monsieur le juge. —Cependant — (la plume du greffier tout de suite s'était mise à égratigner le papier) — cependant on ne connaît pas d'ennemis personnels à M. Morin de Valjonnères. Vous étiez une des rares personnes qu'acceptait son intimité. On a dit qu'il vous aimait comme un fils. Votre oncle malgré sa grande fortune, dépensait peu; il gérait scrupuleusement ses biens. D'un livre de compte tenu avec ordre, il résulte que vous aviez souvent recours à sa bourse. Nous trouvons à la date du 6 janvier cette mention: "A mon neveu, mille francs pour l'aider à payer une dette de jeun." A la date du 15 mars: "A mon neveu, cinq cents francs pour une dette de jeun." A la date du 9 octobre: "Mille sept cents francs à mon neveu pour une dette de jeun." Et je m'en tiens au carnet de dépense de l'année actuelle. Antérieurement déjà, pour vous permettre de vous établir à Paris, il vous avait en diverses fois (les dates sont là) avancé quinze mille francs. Chacun rend hommage à votre intelligence: vous étiez fait pour réussir honorablement dans le monde, mais les passions mauvaises, le jeu, les femmes vous dissipèrent. Votre oncle touchait à la septuagaine, malgré cet âge, il était encore vert et robuste: c'était un homme taillé dans le bois des vieux chênes. Obéré, perdu de dettes, sans courage pour le travail, il était naturel que vous en visiez à souhaïter sa mort. —Bref, interrompit Anatole Morin avec un sourire, —voyant que son heure ne sonnait pas, j'ai d'un coup de pouce avancé l'aiguille. Le juge, un instant, le considéra à travers un plissement de ses petits yeux gris. —Sans doute, dit-il, le coup de pouce n'est ici qu'un trope. En réalité, vous l'avez étranglé de vos dix doigts, étranglé à deux mains, — et en essayez-vous eu une troisième, elle n'édit pas été de trop, à en juger par l'exiguïté de ce membre essentiel chez vous (mais dégantez-vous donc, — pour consommer votre forfait. —Peut-être conviendrait-il de constater (mais laissons cela, je n'use pas de ces moyens) l'insuffisance de votre alibi. Vous seul aviez intérêt, direct, immédiat, patent, à la mort de votre oncle, — vous son héritier, vous qui, la veille du crime, jouiez sur parole, en un tripot, dix mille francs et, entendez-vous, Anatole Morin? les perdiez. —Morin haussa légèrement les épaules et, avec son même sourire un peu dédaigneux de, nouveau interrompit le juge. —Tout cela, monsieur, ne nous sort pas des simples présomptions. Raisonnons, s'il vous plaît. Mon oncle, dites-vous, et c'est vrai touchait à un âge où la vie devient singulièrement précaire. Soixante-dix ans, c'est pour l'homme une pente avancée vers la tombe. Me supposez-vous capable, (puisque vous voulez bien me reconnaître quelque intelligence) d'avoir eu, même un instant, la pensée d'un crime que le grand âge de M. Morin rendait inutile? Vous admettez, je pense, que dans une ville comme Paris, un homme sans grand talent mais décidé à faire respecter son nom, peut toujours se tirer d'affaire. L'inséparable bienveillance de mon oncle (dont vous m'accablez alors qu'elle m'absout), cette bonté sans défaillance, j'y pouvais, au surplus, compter pour la dette que vous venez de rappeler, de même que j'y avais compté antérieurement. —Permettez, fit le juge, je retourne votre argumentation contre vous. Oui, vous espérez que M. Morin, cette fois encore, vous aurait tiré de ce mauvais pas. Comme les dettes de jeu se paient dans les vingt-quatre heures (et je vous prends pour un homme d'honneur, hé! hé! vous m'entendez), vous êtes venu trouver votre oncle, vous avez joué la comédie du repentir sincère, vous lui avez promis de renoncer au jeu s'il consentait à payer cette dette plus criante que les autres. M. Morin vous a refusé. En le supprimant, vous héritiez de son bien et vous sauviez votre nom.

SANS DOT

Sourire aux lèvres, visage épanoui, l'heureux fiancé dit à l'ami qui le félicitait: —Eh! oui, mon bon, ainsi que le veut un propre destin! Je ren contre enfin la fortune sous la forme charmante de cette exquisite jeune fille dont tu admires si justement la grâce, la beauté, la distinction... —Parfait! Mais tu ne m'as pas encore raconté comment tu t'es débarrassé de ta fille. —D'une façon aussi banale qu'inattendue: voilà six mois, courant la campagne afin d'y placer certains papiers... pardon, certaines valeurs qu'on émettait alors pour l'exploitation de je ne sais plus quelles carrières de fromages, ou mines de pain d'épice, j'eus l'heur de trouver ici un bon vieillard, aimable et bête... comme tu as pu déjà t'en rendre compte... —Permettez, je... —Si! Ne proteste point! Il est bête: et la preuve, c'est qu'il a souscrit à notre émission. —Quoi! tu eus le front de lui coller de ces titres? —Hélas! Pour quelques mille francs. Pouvais-je deviner que je causais, ce jour-là, à mon futur beau-père? Nous parlons donc sans méfiance, de part ni d'autre; je le complimentai, m'intéressai à sa santé, flattai ses opinions politiques... bref, je pus tant au bonhomme qu'il me retint à dîner, me présenta sa fille et... mais, chut! le voici. Je te raconterai le reste tout à l'heure. —Emmitouffé en une chaude houppe, le chef couvert d'une calotte de velours, un petit vieillard sec et propre vient, en effet, de rejoindre les deux jeunes gens. Souriant, cérémonieux, s'assied; puis, après quelques banales considérations sur le beau temps, se tourne à demi vers son futur gendre, et, d'un air satisfait: —Savez-vous, mon bon Georges, à quoi je pensais la nuit dernière? —Mais non, père! Comment le saurais-je? —Eh bien, je pensais, mon cher Georges, à la première visite que vous me fîtes, voilà tantôt six mois. —Ah! —Vous en souvient-il? —Certes! Et jamais je n'oublierais cette première entrevue qui fixa si heureusement ma destinée. —Merci. Vous venez alors m'offrir certaines valeurs que...

L'agitation dans l'Inde.

L'agitation augmente dans le Bengale et la police est obligée de prendre des mesures spéciales pour assurer la sécurité du vice-roi, lord Minto. On réclame l'institution de tribunaux d'exception pour juger sommairement et déporter les agitateurs qui menacent les indigènes loyalistes, au point que plusieurs d'entre eux ont dû quitter le Bengale pour se réfugier dans les provinces du Nord de l'Inde.